

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XV

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XV.

---

La « Pierre du Diable » et le « Repos de Louise ». — Les amours d'Elmy, la Bohémienne, et du jeune Hartmond. — Un rempart de tartines. — Les cascades. — La vallée du Lierbach. — Une foire à Oppenau. — Payses et costumes. — La Renchthal. — La « rage » des chapeaux. — Freiersbach. — Un paysan de la vallée. — Le Kurhaus de Petersthal; garçons modèles. — Griesbach et ses baigneuses. — Le Kniebis. — La cascade de Rappenschliffen. — Une infatigable grimpeuse de montagnes. — L'Holzwaelderhoehe. — Un torrent de bière. — Rippoldsau. — Nouvel exemple de la parcimonie germanique. — Un hôtel-labyrinthe. — Les sources. — Le bazar. — Un souper en pleine Forêt-Noire.

Allerheiligen n'a point que des ruines, il possède encore de délicieuses promenades, ainsi que des cascades nommées parmi les plus belles et les plus connues de toute l'Allemagne.

Voici un sentier : il se glisse derrière les jardins de l'ancienne abbaye pour fuir dans la forêt. Suivons-le.

Nous courons avec lui sur la crête des rochers, à l'ombre de pins gigantesques accrochant leurs racines

aux fissures de la pierre. Le précipice se creuse sous nos pieds. Tantôt, nous le découvrons à travers l'emmèlement des fourrés, béant, sombre, terrible; tantôt, la montagne qui le domine à notre gauche se rapproche, l'étrangle et dessine une gorge si étroite que je jetterais aisément un caillou d'une de ses parois à l'autre. C'est en vain que l'œil cherche à en sonder la profondeur; il ne peut percer l'obscurité: seul un murmure confus monte jusqu'à nous.

Un bloc audacieux s'élançe dans le vide, comme l'éperon du navire que la vague a soulevé hors des flots: c'est le « Teufelsstein », la « Pierre du Diable », un siège digne de Lucifer. L'abîme s'enfonce encore; ses flancs s'élèvent, s'escarpent; une trouée de la forêt montre une poussière d'argent poudroyant dans la noirceur du gouffre.

Un peu plus loin, un rustique pavillon porte le nom de « Luisenruhe », le « Repos de Louise ». Du roc sur lequel il s'assied, le spectateur plonge dans la gorge, admire les chutes, dont les flots argentés bondissent les uns après les autres comme une meute en furie à la poursuite du cerf qu'elle ne peut atteindre, et écoute les plaintifs mugissements de leurs eaux. Phébus illumine la verte chevelure des collines; les murailles de granit de l'étroit défilé ont l'aspect glacial d'un antre que le soleil n'a jamais chauffé de ses rayons; un nuage laiteux monte en brouillard de vapeur. Devant nous, un immense rocher surgit dans les airs et nous présente sa face plate, lisse, rayée de bandes grises, roses, noires, tachée de mousse ou maculée de quelque feuillage barbu: c'est superbe, c'est effrayant! Au-dessus de nos têtes, le roc se voile sous un duvet de bruyères violacées et porte une énorme croix de bois pour couronne. Au midi, les montagnes se détendent, le couloir s'élargit, le ruisseau court dans un ruban de prairies se déroulant en mille méandres, pareil à un fleuve de verdure, entre

— Les  
— Un  
Hierbach.  
Rench-  
n paysan  
odèles.  
cascade de  
montagnes.  
ppoldsau.  
hôtel-la-  
en pleine

possède  
cascades  
mes de

clins de  
vrons-le-  
chers, à  
racines

deux rangs de collines enfoncées sous leur fourrure de sapins.

Le temps est magnifique. Quelques personnes, en villégiature à Allerheiligen, nous ont précédés à la promenade et occupent le pavillon auprès duquel nous nous trouvons. L'une d'elles, un jeune homme dont les traits avouent au plus vingt-cinq printemps, maigre, élancé, la figure osseuse, les pommettes saillantes, le front haut, les cheveux blonds rejetés en arrière, — un vrai type de poète, — gesticule aux côtés d'une gentille Gretchen, exhalant mille soupirs pleins de mélancoliques regrets. Nous croyons deviner à sa pantomime qu'il raconte quelque histoire relative au paysage que nous contemplons : je prends place sur l'un des bancs du Luisenruhe et je tends l'oreille.

— Vous voyez, mademoiselle, cette anfractuosité du rocher, là, devant vous, au-dessus de cette touffe de ronces, et cette aiguille de pierre qui la surmonte. Et là, beaucoup plus bas, presque au fond de l'abîme, cette noire déchirure lézardant le roc....

Un mouvement de tête fut la réponse affirmative de la belle enfant.

— Cette anfractuosité abrita le nid d'un corbeau : on l'appelle encore le « Rabennest » ; cette crevasse servit longtemps de demeure à toute une famille de Bohémiens, et le peuple lui a conservé jusqu'à présent le nom de « Zigeunerhöhle ».

— Ah ! dit la demoiselle.

— Or, parmi ces Bohémiens, vivait une superbe jeune fille, aux yeux noirs et brillants comme le jais, aux lèvres de feu, dont l'ovale finement découpé émergeait de haillons et de loques, ainsi qu'une fleur merveilleuse s'épanouit au milieu d'herbes grossières et sauvages. Sa chevelure d'ébène, déployée le long de ses épaules, faisait admirablement ressortir le teint mat et doré de

ses chairs, et la main délicate, sur laquelle elle reposait généralement la tête, avait des plaques de corail pour ongles. Bref, Elmy était la plus ravissante créature que la terre eut portée jusqu'alors.

— Ah! soupira l'auditrice.

— La grotte des Bohémiens était voisine de l'abbaye, et à l'abbaye logeait un jeune seigneur de Strasbourg, que ses parents avaient confié aux moines pour qu'ils complétassent son éducation. Ce jeune homme avait des yeux, et il fut frappé des charmes d'Elmy; il avait un cœur, et il aima la superbe Elmy.

— Ah! interrompit de nouveau la blonde Gretchen.

— L'étudiant était jeune, beau, galant: la Bohémienne partagea sa flamme, et leurs âmes furent unies.

— Ah!...

— Ils passaient les longues et tièdes soirées d'été, égarés dans les montagnes, perdus dans la forêt, loin du monde, loin des regards indiscrets, ne vivant que l'un pour l'autre.... L'aurore les surprit souvent tendrement enlacés, et les oiseaux s'éveillèrent plus d'une fois au bruit de leurs baisers.

— Oh!...

— Vinrent les vacances: notre jeune seigneur dut regagner Strasbourg. Ce n'était, toutefois, qu'une courte absence; nos amoureux emportèrent chacun dans sa retraite leurs serments de s'aimer toujours.

— Un mois après, l'étudiant reprenait la route du cloître. Elmy l'attendait à l'entrée du vallon. La séparation avait grandi leur amour: ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, les lèvres collées aux lèvres, les joues empourprées, éivrés de volupté, grisés par la passion.

— Hartmond — ainsi s'appelait l'amant — avait choisi, avant son retour, le plus beau bracelet qu'il put trouver chez les orfèvres de Strasbourg. Il en para le

bras de sa bien-aimée : « Elmy, mon Elmy, que ce bijou soit l'anneau qui enchaîne à jamais nos cœurs ! »

— Ah! Ah!...

Gretchen roulait des yeux humides et langoureux.

— Le bracelet passa dans les mains de tous les Bohémiens. Chacun l'admira, cependant sans envie, car Elmy était l'enfant chérie des habitants de la grotte. Sa tante l'examina avec une attention particulière et lui dit : « Que ce présent ne soit point pour toi qu'une vaine parure ; considère le comme le talisman, protecteur de toute ton existence : sa perte assurerait inévitablement ton malheur !

— La tante d'Elmy passait pour habile sorcière : la jeune fille crut au pronostic et ne se sépara jamais du souvenir que l'amour eût suffi, d'ailleurs, à river à son bras.

— Un jour, cependant, qu'elle reposait sur les bords du Lierbach et s'y mirait avec coquetterie, elle plongea dans l'eau le bracelet, pour en chasser la poussière emplissant ses nombreuses ciselures. Puis, elle le déposa près d'elle, sur l'herbe, afin de le faire sécher au soleil. Elle le surveillait attentivement, ne le perdant pas des yeux, comme si elle eut craint quelque mystérieux ravisseur, quand elle entendit un violent battement d'aile bruire à ses oreilles. Elle se retourne : un corbeau fond sur la parure et se sauve avec sa proie vers la crevasse du rocher !

— Oh!... s'exclama la sensible Allemande.

— Elmy poussa un cri et s'évanouit. Les Bohémiens s'empressèrent autour d'elle. On appela son amant : ses baisers lui rouvrirent les yeux :

— Peux-tu, Elmy ma bien-aimée, peux-tu pleurer la perte de ce vilain bracelet? Mon cœur n'est-il point pour toi un plus précieux bijou ?

— Sa perte, Hartmond, est, hélas ! le signe de notre séparation.

— Le jeune seigneur n'a pas entendu ces derniers mots qu'il court à l'abbaye, entraîne avec lui ses deux meilleurs amis, escalade le rocher, gagne cette aiguille, le seul point d'où l'on peut apercevoir l'anfractuosité dans laquelle le corbeau s'est réfugié, se passe une corde autour du corps et se laisse glisser dans le vide !

— Le bruit du câble s'éraillant contre le roc a surpris Elmy. Elle lève la tête : son amant est suspendu dans les airs. La frayeur paralyse sa langue ! Elle veut crier : les paroles restent glacées sur ses lèvres. Hartmond descend toujours. Il va atteindre le nid, il étend les bras .... La corde se rompt, son corps tourne, se broie contre le rocher et s'abîme dans le gouffre, où il disparaît pour toujours !

— Elmy tombe à la renverse. Son œil hagard roule follement sous ses paupières vacillantes, ses traits bouleversés se contractent, s'étirent, ses lèvres se couvrent d'écume, mille contorsions affreuses crispent ses formes tout à l'heure si calmes, si belles !... Quand elle revint à elle, la Bohémienne était folle !

— Ah ! ah ! ah ! ah ! !....

Et les sanglots coulèrent le long des joues cramoisies de la sensible Gretchen.

Le conteur s'essuya le front, rajusta ses cheveux, que l'ardeur de la narration avait dispersés, et la société continua sa promenade à travers les rochers. Quant à nous, nous regagnâmes le cloître et revînmes déjeuner à l'ombre des murs de l'antique abbaye.

Notre cicerone d'hier soir confectionnait, à la table voisine, un régiment de tartines qu'il alignait avec symétrie : il y en avait assez pour donner une indigestion au pensienat le plus affamé. Lorsqu'il nous aperçut, il interrompit son travail et nous dit :

— Fous fenez du Luisenruhe ?

— Nous en venons en effet, répliqua milady, et nous en rapportons une charmante légende, dont la mort d'un jeune seigneur strasbourgeois fut le triste épilogue.

— On aurait pu vous en raconter bien d'autres encore, ajouta l'Allemand dans un langage que je ne rendrai pas plus longtemps. Ces montagnes sont pleines de contes, de souvenirs, et chaque roc a sa fable, que les siècles nous ont transmise avec plus ou moins de fidélité. Vous avez vu cette gorge étroite, sombre, ouverte à vos pieds ? Elle fut le tombeau d'un chevalier suédois, qui voulut franchir l'abîme afin d'échapper à la poursuite de ses ennemis et s'y brisa comme verre ; l'endroit où il sauta porte encore le nom de « Reitersprung ». Peut-être avez-vous aussi remarqué un rocher saillant, aigu, les « Siebenschwesterfelsen », la « Roche des sept Sœurs », qui, au dire de nos ancêtres, aurait servi de refuge à sept vierges traquées par les farouches soldats d'Attila...

Mais un garçon apportait le café du bavard Allemand. Il n'avait point encore terminé sa provision de tartines : il cessa brusquement la conversation et se remit à l'œuvre. Nous le perdîmes bientôt de vue derrière le rempart de pain et de beurre qu'il allait dévorer, nous lui criâmes adieu et nous nous mîmes en marche vers les célèbres cascades.

Après avoir dépassé les terrasses de l'ancien jardin de l'abbaye, nous suivîmes les bords du Grundbach sous une voûte de feuillage, dessinée par l'entrelacement d'arbustes se berçant doucement au-dessus de nos têtes. Nous venions de fouler le seuil de la gorge. Le ruisseau roucoulait sur sa couche de gravier ou clapotait contre sa prison de granit, dans lequel ses ondes avaient gravé mille dessins semblables aux galets que l'océan trace sur le sable. Nous le voyions déjà précipiter sa course,

emporté par la pente de son lit. Quelques blocs semés çà et là faisaient bouillonner ses eaux cristallines; de légers ponts de bois nous transportaient à chaque instant de l'une à l'autre de ses rives. Tout à coup, il s'élançait avec fureur et enjambe une barrière jetée sur son chemin; puis, il se calme, poursuit sa route, voit un nouveau précipice, le regarde, ne l'approche qu'avec crainte, s'arrête, se décide enfin à le franchir et roule comme un fleuve de lait le long d'un roc rougeâtre, tacheté de pointes et de plaques noires. Un profond entonnoir déploie devant lui ses solides parois: il s'y précipite avec rage et s'y étend sous les traits d'une brillante émeraude, dont la perpétuelle mobilité lance vers nous ses feux chatoyants. Des rochers énormes, monstrueux, l'enferment de toutes parts: la porte déchiquetée de la grotte des Bohémiens lacère celui-ci; des escaliers blessent les flancs de celui-là pour nous permettre de descendre avec le torrent, dont les perles éclatent contre nous, jaillissant à travers les barreaux de fer qui nous protègent contre ses appas séducteurs. Ici, il a usé le roc, s'y est creusé quelque gouttière; mais il n'a pu renverser cette arête: ses flots s'y brisent et s'élancent en gerbes arrondies, pareils aux jets que le dauphin crache par ses narines. La pierre elle-même joint ses efforts aux siens afin d'embellir le tableau. Nous la vîmes tout à l'heure rouge et noire; la voici brune, rose, verte... et, là, est ce écolosse effrayant, dont nous admirâmes la face bariolée des hauteurs du Luisenruhe. Une grande raie d'ombre le coupe obliquement, le divisant en deux parts, teintes de couleurs tendres et vives ou voilées de nuances obscures et sévères: cet effet de lumière est de toute beauté. Mais l'actif ruisseau ne veut aucun repos. A peine a-t-il pris le temps de contourner cet obstacle, que, dans sa hâte, il eût voulu franchir, qu'il se précipite de nouveau, avec

une violence sans égale, pour s'arrondir en un rideau de cristal brillant et diaphane. La gorge est si étroite, qu'il trouve à peine l'espace nécessaire à son passage : il s'apaise, se rétrécit, glisse sur un lit doré, s'emprisonne dans un faible bassin, s'en échappe sous la forme d'un mince filet, bondit et rebondit, retombe dans un même piège, s'en sauve encore, fuit, haletant, épuisé, meurtri, dégringole une dernière fois, emplit une profonde piscine plus verte que la forêt qui l'entoure, se plaint, s'écoule et court dans la vallée, frémissant, abasourdi.

Telles sont les splendides cascades d'Allerheiligen. On les appelle les « Siebenbutten » ou les « Sept Cuves », bien que l'on en compte neuf à dix ; leur hauteur totale est de 98 mètres ; Allerheiligen est lui-même à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A peine le Grundbach est-il remis de ses chutes, qu'il tend la main au Lierbach, au point de jonction de notre sentier avec la grand'route de voitures accourue des ruines du vieux cloître. Les deux ruisseaux n'en formeront dorénavant plus qu'un jusqu'à leur mariage avec la Rench, auprès de la ville d'Oppenau.

Nous redescendons en ce moment le Lierbachthal. La vallée affecte de temps à autre des formes fantasques et capricieuses : telle est cette colline surgissant du fond du ravin, avec sa pointe de rocs tordus, effilés, portant une grande croix de bois. A notre droite, les montagnes se déroulent en ondes veloutées, si leurs cimes dentelées ne découpent leurs profils dans un ciel d'azur ; devant nous, apparaissent le Kniebis et ses satellites, dont les aspérités rugueuses retiennent encore quelques uns des flocons argentés qu'elles arrachèrent aux nuages de la nuit.

Notre route surplombe le vallon. Deux ou trois maisons y piquent les prés de leurs toits écarlates ; des moulins crient ; la rivière forme de distance en distance

quelque rapide, quelque cascade, jalouse de la renommée du Grundbach, son frère. Une pimpante auberge, toute fière de son nouveau badigeon, y vante ses aménagements, la bonté des eaux minérales de sa source, la parfaite installation de son établissement de bains, et nous séduit par le charme de son enseigne : « A la Colombe ». Une jeune mère déjeune sous la treille avec sa petite fille; des poules picorent les reliefs du repas; des pigeons becquêtent la mie de pain dans la main de l'enfant. Un clocher pointe au fond de la vallée, nous apercevons quelques maisons, nous franchissons une vieille porte branlante et lézardée : nous sommes à Oppenau.

Oppenau est un antique bourg, dont la naissance remonte au XIV<sup>me</sup> siècle, alors que le château de Friedberg, sous la protection duquel il fleurit longtemps, mais que les révolutions n'ont point respecté, appartenait à l'abbaye de tous les Saints et que les paysans des vallées voisines venaient se grouper autour de son donjon; une courageuse cité, que l'archevêque de Strasbourg, Jean I, fit entourer de murailles et réunit au manoir, dont il était devenu le maître; une ville infortunée, qu'un terrible incendie ravagea en 1515; un riche entrepôt, qui passa, après s'être brillamment relevé de ses ruines, aux mains des barons d'Oberkirch, sous la suzeraineté du Wurtemberg, et où la Réforme trouva des oreilles attentives.... Mais sa ceinture de pierre, sa renommée, ses richesses ont, hélas! disparu. De ses remparts, elle n'a conservé que la porte délabrée par laquelle nous entrâmes; de sa population, que ses 1821 habitants, pour la plupart catholiques; comme témoins de sa grandeur passée, qu'une vaste église, dont les anciens vitraux sont le plus bel ornement.

Oppenau est, cependant, l'un des lieux les plus fréquentés de la contrée. N'est-ce point la halte obligée

des touristes qui remontent vers les hauteurs d'Allerheiligen, ou des malades qui prennent le chemin des bains du Kniebis. Puis, elle a de nombreuses fabriques de kirsch, ce qui n'est pas son moindre titre de gloire. J'allais oublier de rappeler qu'elle est encore la tête de ligne du railway qui redescend la vallée de la Rench et se soude à Appenweier à la grande voie ferrée unissant Bade à Francfort.

Pour nous, plutôt paysagistes qu'historiens ou buveurs d'alcool, nous n'avons envisagé Oppenau que sous le rapport du pittoresque, et son aspect nous charma. Nous vîmes, d'abord, une large et longue rue, la seule véritable artère de la ville, courant en droite ligne entre une double rangée de maisons uniformes, symétriquement alignées, dont les pignons aigus nous semblaient deux scies colossales, avec des dents de maçonnerie. Une étroite ruelle séparait chacune de ces maisons de sa voisine et chaque paysan avait, de cette ruelle, fait son garde-meuble. On y voyait rangés des chaises, des tables, des outils, des ustensiles de cuisine.... Les femmes y vaquaient aux travaux du ménage; les artisans y exerçaient leurs métiers; les enfants y grouillaient péle-mêle, au milieu de l'encombrement et du vacarme.

C'était heureusement la foire: une douzaine d'échoppes disposées des deux côtés de la route; derrière ces échoppes, de paisibles et tranquilles marchandes; aux étalages, des souliers ferrés, des étoffes de couleurs éclatantes, de la bonneterie, de grossières faïences colorées et semées de fleurs en relief, de dessins, d'arabesques,... bien peu de choses pour toute autre cité, mais beaucoup pour Oppenau. La petite ville avait pris un air de fête. Quelques banderoles flottaient aux fenêtres; les habitants s'étaient vêtus de leurs plus beaux habits; les paysannes des vallées environnantes

y arrivaient deux à deux, avec la dignité de gens qui se rendent à un enterrement. Ah! le singulier costume. Une jupe interminable, bleue, rouge ou noire, s'accroche au-dessus du ventre, presque à la hauteur des aisselles, cinglant le milieu du dos et s'abaissant par devant justement assez bas pour ne point écraser la poitrine; sur cette jupe, un tablier, généralement noir, parfois de teintes éclatantes; pour taille, un corsage minuscule, redescendant à peine jusqu'à mi-dos, en partie caché par un fichu voyant croisé sur les seins; pour manches, celles de la chemise; comme chaussure, des bas de couleur et des souliers aux pieds, à l'encontre des paysannes badoises; sur la tête, un bonnet de soie noire emboitant le crâne, flanqué vers le front d'un énorme nœud et bordé d'une fine dentelle, le cadre flottant d'un frais minois, que la chaleur et la santé ont fait pomme d'api; puis, un gracieux chapeau de paille jaune, à larges bords raides et plats, dont le corps, à peine saillant, disparaît sous une épaisse guirlande de houppes de laine écarlates, semblable à une couronne de pompons enflammés. Rien n'est coquet comme ce chapeau. Nos charmantes paysannes le savent fort bien; aussi l'estiment-elles comme une luxueuse parure qu'il est de bon goût d'étaler, mais dont on ne peut avoir assez grand soin. Toutes le tiennent à la main, au côté gauche, près de leurs cœurs, comme le chevalier volant au combat serre son bouclier contre sa poitrine. Quelques unes, cependant, prodigues héritières, ont leur couvre-chef sur la tête: chacun les regarde avec surprise et les gars semblent se dire: « Fi! les mauvaises ménagères. » Les gaspilleuses enfants pourraient bien coiffer sainte Catherine!

Quant aux hommes, moins coquets que leurs femmes ou leurs filles, ils ont rejeté le vieil et beau costume des ancêtres, fascinés par l'épouvantable livrée qu'im-

posa la révolution française et qui s'est emparée de l'Europe toute entière, pour ne pas dire des cinq parties du monde. Deux ou trois, toutefois, respectueux envers les antiques traditions de la vallée, portent encore des bas de coton blancs, des souliers à boucles, une culotte de bure noire ou brune et un long gilet rouge orné de boutons éblouissants. On les voit ainsi à la promenade, en manches de chemise, un large chapeau de feutre sur la tête. Une longue redingote, dont la doublure ponceau affole les dindons d'alentour, repose religieusement sur le bras des élégants. Tous ces braves gens n'ont décidément que des vêtements de parade.

Nous voilà repartis. La vallée de la Rench s'ouvre devant nous. Là, à notre droite, c'est Oberkirch, c'est Appenweier, c'est la plaine rhénane, c'est le retour vers la patrie. Mais non ! La Forêt-Noire est trop séduisante pour l'abandonner si vite. Remontons plutôt le cours de la rivière et enfonçons-nous jusqu'au cœur même du pays.

La Rench fuit derrière nous, limpide et tranquille ; ses flots de cristal sautillent harmonieusement au-dessus des nombreux barrages dont on a coupé son lit. Tantôt, elle serpente à travers de grasses prairies ; tantôt, elle glisse sous un bosquet d'arbres fruitiers ou reflète quelque chalet paré d'écaillés en ses ondes transparentes : partout, elle se déroule dans un lit spacieux, sur une couche de gravier, car la Rench n'est ni ruisseau, ni torrent : c'est une rivière, et la précieuse veut les avantages auxquels lui donne droit son titre.

La vallée est particulièrement fertile : d'épais tapis de gazon recouvrent les premiers contreforts des montagnes ; des taillis de jeunes chênes rampent le long de leurs versants ; un voile impénétrable de sapins enveloppe leur faite. L'herbe gémit sous les coups de

la faux meurtrière; le couteau du bûcheron écorche sans merci le robuste arbrisseau; le sang coule de la blessure que le cruel forestier entretient des mois dans les flancs des conifères: c'est sa provision de foin que chacun récolte; c'est l'écorce nécessaire à la préparation de ses cuirs que le tanneur amasse; c'est la sève résineuse que le paysan recueille précieusement pour en faire du goudron, de la poix, de la térébenthine, de la colophane... Ici, la montagne a les pieds rasés et chauves; là, elle disparaît sous un inextricable fouillis de bâtons dénudés, semblant se tordre dans les douleurs du supplice qu'ils viennent de subir: quelques jours encore, et ils deviendront la proie du feu! Et quand la flamme vorace aura rongé jusqu'à leurs bases, la charrue lacérera leurs racines et tracera dans leur emmêlement des sillons prêts à recevoir l'avoine ou le blé. Pauvres arbrisseaux! — Plus haut, chaque pin supporte, au midi, le godet où il déverse son suc, qui bouillira bientôt dans d'immenses marmites, avant de se transformer en cent produits divers.

Mais ce n'est point tout. Voici des champs de pommes de terre; voilà de grands rectangles où le froment ondule comme une mer d'or; plus loin, s'alignent de longues files de choux maigres, pelés, élancés, misérables, pareils à des pins-parasols moribonds ou à quelque échassier déplumé. Leurs pieds, dépouillés de toute verdure, ont au moins un mètre de haut; leurs têtes, rognées, déchiquetées, portent des feuilles que les vers ont percées de mille trous.

Ici, c'est le hameau d'Ibach, couché sur les premières assises du Mooswald, la « Forêt de mousse »; là, c'est Loecherberg, à mi-chemin de la grande courbe que notre route décrit autour du Blauenberg.

Toutes les femmes de la vallée sont occupées aux travaux des champs. Les unes fauchent; les autres

fanent; d'autres encore réunissent le blé en faisceaux; un quatrième groupe arrache des pommes de terre. Quelques chapeaux couronnent un monticule de foin; d'autres émaillent la prairie de fleurs écarlates; l'un s'incline au sommet d'une gerbe dorée, comme un bouquet de coquelicots dans une guirlande d'épis; de ces tas de verdure, jaillissent des houppes éclatantes. Il y en a partout. Découvrez-vous une paysanne, vous voyez un chapeau. Les enfants sortent de l'école: chacun tient précieusement d'une main l'objet chéri, tandis qu'il porte de l'autre son éponge et son ardoise. C'est un besoin, c'est une nécessité, c'est une furie, c'est une rage!.....

Une femme s'avance. Oh miracle! elle n'a point son fétiche. Que dis-je? Cela est impossible!.... Parbleu! je le savais. Le voilà. Mais, chose non moins extraordinaire, elle le porte sur la tête, et sur ce fétiche repose un énorme tas de foin qui l'ensevelit presque en entier.

— Quelque folle payse que les prodigalités de Cléopâtre aurent éblouie, dit milady, et qui, ne pouvant broyer des perles, s'est imaginée de briser ce que ses sœurs estiment le bien le plus précieux.

Un haut bâtiment rose se dresse à notre gauche: ce sont les bains de Freiersbach. Une paysanne nous tend un verre de leurs eaux; elles ont 8 à 10 degrés de chaleur, sont sulfureuses, acidules et employées en boissons, douches, immersions, pour la guérison des maladies de peau. Leurs sources, au nombre de quatre, sourdent à l'embouchure du vallon du même nom. L'établissement fut construit en 1821 et agrandi depuis lors. C'est le moins fréquenté du Kniebis: il ne reçoit que 450 à 500 hôtes par an. Sa réputation est due au docteur Koelreuter, le bienfaiteur de toutes les stations thermales de la vallée. L'hôtel fait face à la Trinkhalle. Une magnifique avenue de tilleuls et de marronniers

s'allonge sur l'un des accotements de la route ; quelques massifs de fleurs animent les premiers mamelons du Blauenberg ; des sentiers glissent dans la forêt....

Mais une apparition soudaine attire mon regard. Saluez, milady ! Saluez, milord ! Un majestueux enfant du pays va passer auprès de nous. Ses bas sont bleus ; son long gilet est de feu ; des jarretières de couleur serrent ses culottes aux genoux ; ses boutons brillent comme le diamant ; sa longue redingote, qu'il laisse flotter au vent, est doublée de drap écarlate ; un vaste chapeau rond, de feutre noir, ombrage sa bonne et franche figure de campagnard. Qu'il est beau dans ce costume ! Il le sait : quand il nous a rejoints, il se rengorge comme le paon que l'on admire et poursuit son chemin avec la démarche du matador recueillant les applaudissements d'une foule en démente.

Nous ne l'avons point encore assez contemplé, que nous touchons à Petersthal, une importante paroisse de 1800 habitants et la station balnéaire la plus suivie de la Renchthal. Le village n'a qu'une grande rue ; quelques hôtels se mêlent à ses proprettes maisonnettes. A son extrémité, s'élève le célèbre établissement de bains, sous la forme d'un élégant et énorme chalet découpé dans le goût suisse, avec galeries, balcons, auvents, guirlandes de lierre et de vigne vierge. Le long du chemin errent ses dépendances : là, est le bureau des postes, coquet comme une jeune habitation de l'Helvétie ; plus loin, le bazar étale ses mille bibelots, des étoffes, des foulards, des faïences... ; partout campent de rustiques et braves marchandes, dont les tréteaux disparaissent sous des piles de mouchoirs brodés ou sous des flots de dentelles indigènes.

Nous entrons dans l'hôtel. De corrects garçons en habits noirs, en cravates blanches, armés de longs favoris, la raie fendait la nuque en deux parties

mathématiquement égales, s'inclinent devant nous et nous montrent l'escalier qui conduit à la chambre à manger.

L'heure de la table d'hôte va sonner : nous prenons place avec cent autres convives. Le repas est français ; les vins du Rhin sont délicieux ; l'eau de la source, rouillant les flacons qui l'enferment, disséminés çà et là, nous ouvre l'appétit ; la domesticité est admirable de politesse et de prévenance. On soigne milady ; on n'oublie point milord ; quant à moi, on me gâte, on me dorlote. « Que monsieur prenne ce morceau.... Je vais chercher une nouvelle aile de poulet pour monsieur... Si monsieur veut attendre une seconde, je reviens à l'instant avec de la compote fraîche.... Ces fruits ne valent rien : le temps de courir à l'office.... Et l'on nous repasse le pouding, ce que l'on ne fait pour personne ; et toutes les assiettes de dessert se réunissent comme par enchantement autour de nous. Milady ne comprend rien à ces incessantes attentions. Cependant cet empressement est aisé à expliquer. Tous ces garçons ont fait leur apprentissage à Paris : or l'on ne quitte point la grande capitale, eût-on un cœur de garçon, sans en garder un profond souvenir dans l'âme. Ils me prennent pour un français, voilà le secret. Il ont si rarement l'occasion de rencontrer quelqu'un de leurs anciens maîtres. C'est à peine si le registre des étrangers porte deux ou trois noms gaulois ; quant à ceux de mes compatriotes, ils sont plus rares que l'oiseau bleu. Petersthal n'a guère que des allemands pour admirateurs et pour hôtes. Nos compagnons de table en sont la preuve irrécusable : de quelque côté que je tourne les yeux, je ne découvre qu'un double rang de profils germains, disposés autour d'un immense fer à cheval. Les blondes filles d'Eve y dominent. Elles n'ont plus le costume de leur première mère. C'est un tort. Elles y gagneraient sans doute

quelque souplesse, quelque légèreté dans la tournure. On dit les Allemandes disgracieuses et gauches ! Mais nous ne les connaissons point. Ce que nous voyons, ce n'est pas l'Allemande, c'est le mannequin fagoté par une barbare couturière. Imposez à une parisienne la toilette sortie de quelque Worth berlinois, et vous m'en direz des nouvelles. L'Allemagne a déjà la caserne obligatoire, l'école obligatoire : pourquoi n'aurait-elle pas aussi la tailleuse obligatoire ? Ce serait au moins un pas vers l'épuration du goût, mais à la condition que la hautaine Germanie mit son sot amour propre de côté et empruntât ses maîtres à Paris.

Le repas est terminé : descendons. Quelques personnes prennent leur café dans le salon de conversation ; deux amateurs de billard s'adonnent à leur plaisir favori ; des dames brodent ou tricotent ; six artistes s'installent sous un kiosque semblable à quelque grande cage à poulets, et lancent dans les airs des notes plus discordantes que ne l'eussent pu faire tous les volatiles qui devaient jadis occuper leurs places. Et l'on dit les Allemands musiciens de naissance !

Auprès de l'hôtel, un quinconce, que le soleil ne saurait percer, déploie ses séculaires et superbes marronniers. Puis, c'est un étang mignon, étirant ses eaux entre deux murs de rocailles. Douze mètres sont sa longueur, deux mètres sa largeur. Il a un îlot et une barque : de rames, point. Des enfants prennent place dans le canot ; un papa complaisant siffle le signal du départ. Les mouchoirs s'agitent en signe d'adieu, les bébés-marins défont le nœud de l'amarre avec la crânerie de matelots qui remontent l'ancre d'un steamer ; l'embarcation s'éloigne. Toutefois, Eole reste endormi et notre navire n'est point à vapeur : l'équipage entier travaille de pieds, des mains, s'accrochant aux saillies des rives, se suspendant aux branches des arbres, plantant ses cannes ou ses

ombrelles dans le sable de la grève, afin de faire avancer l'esquif. Tout cela est charmant. — D'un autre côté, ce sont des sentiers, dont les poteaux indiquent la voie qui court au val des Ours (Baerenthal), au lac de la Forêt de verre (Glaswaldsee), au Saut du Cerf (Hirschsprung)...

Ne sacrifions point, cependant, le plaisir à l'utile. Les eaux de Petersthal sont connues depuis très longtemps. Au XVI<sup>me</sup> siècle, on les nommait « Sanct Peterbrunnen », les fontaines de saint Pierre. Leurs sources sont au nombre de quatre. Deux d'entre elles jaillissent à l'intérieur même du kursaal, la « Peter » et la « Laxierquelle »; une troisième, la source Sophie, bouillonne sous un temple en forme de rotonde, où quelque rapin exerça son talent de barbouilleur à fresque; la quatrième surgit je ne sais trop où. Chaudes de 8 à 9 degrés, elles sont ferrugineuses, acidules, souveraines, paraît-il, pour la chlorose, l'anémie, l'hypocondrie, la névrose... D'un goût agréable, claires et pétillantes, on les consomme volontiers comme boisson de table : l'établissement en expédie chaque année 400,000 bouteilles. La saison commence en mai pour ne se terminer qu'à la mi-octobre.

Et maintenant, en route !

Le chemin cotoye la Rench, dont les flots rapides courent, se bousculent, se heurtent, se renversent, s'évanouissent et renaissent tour à tour dans une couche que les caprices de la nature ont transformée en torrent. Les montagnes se rapprochent et s'abaissent, leurs crêtes et leurs croupes s'égalisent : on dirait un beau vallon d'Ardenne. Deux hameaux piquent leurs maisons au bord de la rivière, Boestenbach et Doettelbach, dont les scies chantent du matin au soir.

Trois quarts d'heure de marche à peine, et c'est Griesbach, capitoné dans son épaisse forêt de sapins, avec ses joyeuses et blanches maisonnettes, ses fraîches auberges, son bel et grand établissement de bains.

Pressé, écrasé entre ses doubles parois de forêts, il apparaît comme un parterre de fleurs au milieu d'un océan de verdure. C'est le hameau le plus coquet de la vallée. Mais sa coquetterie n'est point de la suffisance : de la galanterie, rien que de la galanterie, car Griesbach a l'heur de compter le beau sexe parmi ses hôtes assidus. Les médecins soutiennent, en effet, que ses eaux guérissent la stérilité. A part cela, ferrugineuses, acidules et carbonatées, elles prétendent également apaiser, sinon anéantir, les souffrances des malheureux gouteux, rhumatisés et autres éclopés.

Ces seuls titres suffiraient à chatouiller leur fol amour propre, si le souvenir de leurs anciens maîtres ne gonflait encore leur orgueil aquatique. Les seigneurs de Schauenburg sont les premiers à les utiliser. En 1590, un bourgeois de Strasbourg les acquiert; nous les retrouvons ensuite au pouvoir de la riche abbaye de Schuttern; une nouvelle mutation les livre enfin, au commencement de ce siècle, à la famille Monsch-Sockerr leur geôlière d'aujourd'hui. Et quelle geôlière! Une barbare qui les enferme, sitôt qu'elles lancent joyeusement leurs perles, dans un noir bassin de pierre, sous un immense couvercle de métal, et leur impose le supplice de tordre leur cristal aux parois crochues d'un méchant robinet. Et encore ce bassin croupit-il au fond d'une excavation circulaire, humide, obscure, couronnée d'une rampe où le buveur s'appuie, ainsi que le curieux accoudé à la balustrade ceignant la fosse des ours bernois. Pauvres eaux! Comme votre morgue doit s'en trouver blessée, cette flatteuse, qui vous dit que vous n'avez en Schwalbach et Saint-Moritz que des rivales, heureuses il est vrai, mais indignes de lutter avec vous.

C'est à Griesbach que fut signée, en 1810, la constitution octroyée par le grand-duc Charles à son bon peuple de la Forêt-Noire.

Au delà du hameau, la vallée change subitement d'aspect; le plus habile machiniste ne pourrait mieux réussir à dérouler promptement un nouveau décor. Aux collines uniformes, humbles, succèdent de hautes et capricieuses montagnes, aux croupes hérissées, aux cimes audacieuses, aux flancs lézardés de vallons et de ravins. Leurs versants se tapissent de forêts; la rivière s'encolère. A notre gauche, monte le Kniebis, ce colosse de 973 mètres de taille, dont les flancs crachent des ruisseaux aux quatre points cardinaux, et dont la tête a pour parure les débris de la redoute que les Suédois élevèrent précipitamment pendant la guerre de Trente ans.

Un sentier s'enfonce sous les conifères; son poteau porte le nom de Holzwaelderhoeh: abandonnons-nous-y. Nous marchons au milieu de myrtilles géantes, immergés jusqu'aux hanches dans leur feuillage délicat. Au-dessus de nous, de vraies fougères arborescentes balancent doucement leurs palmes dentelées. Les sapins s'effilent vers le ciel; leurs aiguilles roussies recouvrent le sol.

Notre sente n'a pas quitté la grand'route, que déjà elle se complait à grimper, à serpenter, à décrire mille zigzags capricieux. Sa première rencontre est celle d'une cascade, la cascade de Rappenschliffen; elle frétille, bouillonne gaiement à nos pieds, sous les arbrisseaux qui la voûtent de tendre verdure.

Un escalier nous élève de quelques mètres, et nous nous arrêtons devant une chute splendide, digne de rivaliser avec les beautés du Staubach. Un rocher, haut de trente mètres peut-être, fond à pic au bas du ravin que nous venons de remonter; une gerbe d'eau se précipite de son faite, se brise à ses aspérités et retombe en pluie d'argent ou en voile vaporeux. La roche qu'elle mouille est noire et brillante comme le

jais ; celle qu'elle ne peut atteindre a des reflets roses et gris ; le cadre est d'une fine dentelle de feuilles : on ne saurait rêver de toile plus fraîche, plus gracieuse.

Montons encore. Une échappée ménagée dans la forêt nous découvre un tableau de monts et de vallons ; une autre trouée élargit ou rétrécit le paysage.

Voici le « Sophienruhe », le « Repos de Sophie ». Elle était donc bien courageuse, cette populaire princesse, pour gravir toutes les sommités de la Forêt-Noire ! Un rocher surgit-il dans les nues comme une aire inaccessible, c'est le « Repos de Sophie » ! Quelque arête saillante projette-t-elle sa pointe dans le vide, c'est le « Repos de Sophie » ! Quelque chétif pavillon tremble-t-il à la vue de la gorge sauvage qu'il surplombe, c'est toujours le « Repos de Sophie » ! La princesse eût inventé les montagnes, qu'elle ne leur eût pas servi plus souvent de marraine. D'un bout à l'autre du Schwarzwald, c'est une vraie débauche de « Repos de Sophie ». Le juif errant lui-même n'a pas tant voyagé.

Dix minutes nous suffisent à gravir les derniers escarpements de la chaîne. Devant nous s'étend un plateau sauvage, le Holzwaelderhoehe : de la bruyère, des ronces, de hautes herbes, quelques arbres tristes, solitaires, à travers lesquels chante la brise. Dix autres minutes, et un abîme s'ouvre sous nos pas, la Wolfthal, redescendant des hauteurs du Kniebis, piquetée de chalets, ouatée de prairies, rayée de champs dorés, enfermée entre des collines emmitouflées dans leurs manteaux de forêts.

Un ruban blanc serpente sur les montagnes qui nous font face, jusqu'au fond du vallon : c'est la grand'route, que nous abandonnâmes de l'autre côté de l'Holzwaelderhoehe et qui a bravement franchi le Kniebis. A peine l'avons-nous rejointe que nous saluons la Wolfbach, une nymphe que sa mère a faite rouge comme une

indienne des Pampas. Jamais je ne vis rivière si colorée; ses flots turbulents recouvrent les blocs qui hérissent son lit d'une mousse épaisse, brune et jaune : ce n'est pas un cours d'eau, c'est tout bonnement un torrent de bière.

Quelques maisonnettes apparaissent sur ses bords ; de lourds et larges bâtiments s'appuyent aux versants du vallon : nous avons atteint Rippoldsau.

Rippoldsau, un vieux hameau de 760 habitants, perché à 566 mètres de hauteur, est le bain le plus élégant, mais aussi le plus cher de la Forêt-Noire, ce qui n'est pas de peu d'importance pour le parcimonieux Allemand, — car l'Allemand est parcimonieux, chacun sait cela. On nous raconta, à ce propos, un trait de mœurs des plus caractéristique, qui scandalisa beaucoup milady. Un jeune homme allait se marier. Les frais du voyage de noce l'effrayaient depuis longtemps. Que veux-tu ? Les temps sont durs et les jeunes époux, pas plus les allemands que les belges, ne vivent d'amour et d'eau claire. C'est là une nourriture dont Héloïse et Abélard eux-mêmes ne savaient se contenter. Que faire donc ? — Renoncer au voyage, parbleu ! — Mais l'Allemand n'est pas qu'économe, il est aussi conservateur et tient autant à ses traditions qu'à sa bourse. Le voyage de noce est en quelque sorte la conséquence nécessaire du mariage : il partira. Toutefois, afin de diminuer les frais, il partira seul et priera sa jeune compagne de bien vouloir s'initier aux charges du ménage pendant qu'il accomplira son tour obligatoire. — L'histoire me fut donnée pour authentique. Le plus piquant de l'aventure, c'est que le conteur ajouta que la femme trouva la décision du mari toute naturelle et s'en revint à ses fourneaux, joyeuse et contente, après avoir conduit son époux à la gare.

Malgré sa cherté, Rippoldsau ne manque jamais d'hôtes. Il en a même trop, car il ne peut les loger tous et se voit forcé, durant la bonne saison, d'en caser un peu partout, au Kloesterlé, à Forsthaus, à Schapbach, distant de près de deux lieues, dans de pauvres auberges, dans les maisons mêmes des paysans. Deux mille personnes s'y donnent chaque année rendez-vous. Les plus grands noms s'y coudoyent ; la reine de Wurtemberg fut quelque temps l'une de ses baigneuses assidues.

Mais le nom de Rippoldsau ne jouit pas toujours de la même faveur, bien que l'histoire nous parle depuis longtemps de l'efficacité de ses sources. Le douzième siècle les connaissait déjà : on les trouve, en effet, mentionnées dans un document relatif à la construction de l'abbaye de Kloesterlé, de 1141. En 1584, un auteur allemand, Tabernaemontanus, rapportait la renommée dont elles étaient entourées, et décrivait les deux corps de logis réservés aux malades : « Le village a, dit-il, des sources acidules remarquables et des constructions qui renferment de bons et beaux appartements. » C'était, à cette époque, un but de promenade, ainsi qu'un lieu de villégiature, cher aux moines et aux nonnes des couvents voisins, notamment à ceux du cloître de Witschen. Les Suédois traversèrent la vallée en 1643 : ils rencontrèrent le hameau sur leur route : ils le détruisirent de fond en comble. Ainsi le voulaient les lois de la guerre. L'établissement ne fut reconstruit qu'après la paix d'Osnabruck. Il appartenait alors à la famille de Furstenberg. L'un de ses membres, le prince Max, le vendit en 1670 à l'abbaye de Gegenbach, qui l'exploita pour son compte pendant plus de cent ans. Les princes de Furstenberg le rachetèrent à leur tour, vers la fin du siècle dernier. Enfin, la famille Goeringer, leur propriétaire d'aprèsent, s'en rendit finalement acquéreur en 1824.

Dès lors, le succès de la modeste station alla toujours croissant, si bien que chaque année vit sortir de terre quelque nouvelle construction. Aujourd'hui au nombre de douze à treize, elles ont la plupart des dimensions importantes. La plus ancienne remonte au XVII<sup>me</sup> siècle. Elle a nom « Furstenbau », du titre de ses maîtres d'autrefois : elle fut construite en 1650. On la reconnaît à son clocher et à son vieux cadran. La plus moderne n'a que quatorze années d'âge : c'est naturellement la plus fraîche et la plus élégante. Tous ces bâtiments, groupés çà et là, sans ordre, sans régularité aucune, assis indifféremment sur l'un ou l'autre côté de la route, sont réunis par de longues galeries suspendues et vitrées, au milieu desquelles on s'égaré facilement. Aller de sa chambre à coucher à la salle à manger, c'est un vrai voyage pour certains baigneurs logés dans les appartements les plus éloignés. Tous ces couloirs se croisent, s'entre-croisent comme les mille voies du labyrinthe crétois. On dit le patron de l'établissement disposé, sur la demande des étrangers, à fixer des plaques indicatrices aux angles de chacun de ses vestibules, et à organiser entre les divers corps de son hôtel un service régulier de chaises à porteurs : la mesure me paraît sage.

Les sources de Rippoldsau sont au nombre de quatre, la source Léopold, la source Wenzel, la source Joseph et la source des Bains. Leur température varie entre 8 et 10 degrés Réaumur. Elles renferment principalement du sulfate de soude, du carbonate de chaux, de l'acide carbonique, et s'emploient avantageusement pour les maladies des nerfs, de l'estomac, du foie, du sang et de la peau. On en expédie tous les ans 800,000 cruchons et l'on en tire, par leur évaporation, un sel appelé « Brunnensalz », que l'on utilise principalement à l'étranger.

Toute la vie de l'heureuse station se concentre au milieu de ses diverses constructions. La cave de l'une d'elles sert de Trinkhalle. — Toutes les sources de la Forêt-Noire ont des caves pour palais. — Auprès de la buvette, une longue salle voûtée emprisonne un bazar. Là où il y a une source, il y a un bazar : c'est la coutume du pays. Et le bazar a partout les mêmes bibelots, la même lingerie, les mêmes bois travaillés, les mêmes photographies... Il n'y a que le nombre des tréteaux qui change.

Huit à dix chaises sont disposées en cercle auprès de la Trinkhalle. En cet endroit se réunissent trois fois le jour, le matin, l'après-dîner et le soir, les jeunes artistes chargés de réjouir le tympan musical des baigneurs. Comme concert, on ne peut rien rêver de plus réussi ; sous le rapport de la moralité, l'enseignement qui en ressort est un enseignement de sage économie : pas un violoniste ne lève l'archer, s'il n'a glissé d'abord son mouchoir sous le col de sa chemise ou celui de son paletot.

Entre deux corps de bâtiments, faisant face à la Trinkhalle, miroite un haut vitrage, devant lequel pendent et balancent de longues trainées de vigne vierge. Nous découvrons, à travers leur feuillage vacillant, de blancs marmitons qui passent et repassent comme des fantômes. Le vitrage ferme la cuisine ; la vue des fantômes ouvre les estomacs des Allemands présents au concert.

Plus loin est une étable avec des vaches et leur vachère. Les vaches sont superbes, propres, luisantes ; la vachère est vilaine, grasseuse et mal peignée. Les premières offrent aux buveurs de lait une saine et crémeuse boisson ; la seconde la leur sert de ses pattes fort peu appétissantes.

Passons à l'hôtel, je veux dire à l'habitation principale, où sont réunies les salles communes à tous les hôtes.

Dans les vestibules, des cages vitrées pleines d'oiseaux empaillés de toutes les espèces, depuis l'aigle, à la serre cruelle, jusqu'à la gracieuse bergeronnette, à la queue sans cesse agitée. Le passereau seul, le vulgaire passereau, est absent : il paraît qu'il ne hante point Rippoldsau. Quel tour le méchant hameau a-t-il bien pu lui jouer pour qu'il le boude ainsi? — Dans une chambre mal éclairée trois nonnettes soupent de fort bon appétit.

Montons. L'étage a des salles de jeu, des salles de musique, des salles de lecture, et une superbe salle à manger, vaste, immense, décorée avec une heureuse simplicité, inondée des feux de ses beaux lustres. Des fresques animent le plafond : des animaux apocalyptiques, des démons, des serpents, des scarabées... En haut l'enfer, en bas le paradis, car de charmantes jeunes filles envahissent la chambre et prennent place autour des tables dressées pour le souper. Des toilettes chez les dames, une mise correcte chez les messieurs. Ce ne sont point encore des modèles de bon goût, d'élégance, mais ce ne sont plus des mannequins, et c'est déjà quelque chose. On se sent tout de suite au centre d'une société mieux choisie. Nos costumes de touristes détonnent un peu dans ce milieu. Bah ! mangeons... Non ! plutôt, écoutons.

Un beau ténor, noir comme un Calabrais, crache, tousse, se mouche. Il ouvre la bouche : silence ! C'est quelque air d'opéra français... Puis, il prend sa coquille et fait le tour de la table. Ainsi les frères Gøeringer, nés malins, amusent leur clientèle sans bourse délier. Un nouvel éclat de voix vibre dans l'énorme salle : c'est une seconde œuvre italienne ou gauloise.

— Nous n'entendrons donc point de musique allemande ?

— Parbleu ! puisque nous sommes en Allemagne.

— Ah !

Le service commence. Le souper est excellent. De

jeunes payses, en costume national, nous tendent les plats ; de grands garçons en habits noirs, en cravates blanches, avancent les sauces. Toujours l'éternel habit ! J'aurais pourtant bien aimé à être servi par quelque « Kellner » culotté, dont le beau gilet rouge eût remplacé le linge grossier, maculé, et qui eût substitué à sa « queue d'hirondelle » luisante, l'ample et riche redingote des gens de la contrée. Mais non ! la Forêt-Noire n'est pas encore assez intelligente pour cela. Un jour viendra peut-être.

Le concert et le repas se terminent en même temps. Un bruit de chaises, de pieds, signale la retraite des soupeurs repus ; un son métallique trahit la besogne présente du chanteur, occupé à former le bilan de sa soirée. Toujours le même esprit d'ordre et d'économie !

On gagne la salle de jeu ou la chambre des pianos : des doigts courent sur les touches blanches et noires ; d'autres fouillent les cartes ; d'autres encore agitent des dominos. Rossini chante ; l'écarté est silencieux ; l'ivoire bat la table avec fracas : musiciens et joueurs vivent dans l'union la plus tendre.

Dix heures sonnent. Chacun se retire dans ses appartements, et nous faisons comme chacun. Ainsi coulent les jours au hameau de Rippoldsau, en plein milieu de la Forêt-Noire. Qu'il y a loin de là aux terribles brigands, dont la mine nous effrayait si fort, quand, enfants, nous allions leur rendre visite dans nos baraques et dans nos cirques forains.